

Mémoires ornithologiques (3)

Petite cour, théâtre des amours : où es-tu Frédéric ?

Nul besoin de parcourir un grand territoire pour être aux premières loges du spectacle offert par les oiseaux. Un balcon ou une fenêtre offrant une vue sur un arbre, une menue cour urbaine invitante par son aménagement ou un coin à la campagne deviennent de bons points d'observation pour peu qu'on s'y attarde.

Garnie d'arbustes fruitiers, d'un plateau offrant un assortiment de graines et d'une cascade produisant d'attractifs glouglous, notre petite cour au centre-ville charme les migrants automnaux depuis plusieurs années. Parmi ceux-ci, des Bruants à gorge blanche passent successivement pour y séjourner quelques temps. Un automne, deux femelles de cette espèce se sont attardées plus qu'à l'accoutumée. Elles picoraient le sol qu'elles grattaient énergiquement de leurs doigts griffus, elles grugeaient la chair des fruits de l'if ou se gavaient de ceux du houx, en plus de se servir copieusement au plateau chargé de graines. Les jours se succédaient, elles restaient là. Il devenait désormais concevable qu'elles passent l'hiver chez nous. Alors que les journées raccourcissaient et que la fraîcheur laissait place à la froidure, question de profiter de l'expertise locale, elles crurent bon de s'intégrer à une bande de Moineaux domestiques. Même dans les conditions de faible luminosité, il demeurait possible de les repérer dans le groupe grâce aux discrètes rayures ornant leur tête et au mouvement synchronisé de leurs pattes vers l'arrière repoussant le terreau. Nous les observions tous les jours jusqu'au lendemain d'une soirée de la fin novembre marquée par une forte pluie verglaçante à laquelle, vraisemblablement, seule l'une d'elles avait survécu.

L'hiver durant, bien intégrée au clan des moineaux, notre aventurière menait somme toute une belle existence. En matinée, il était fréquent de l'observer alors qu'elle se perchait dans le lilas rabougri collé à la fenêtre de la cuisine. Enfin, tranquillement, le printemps s'installait. Les oiseaux, parés de leur plumage neuf, revenaient progressivement de leurs quartiers d'hiver. Les mâles s'égosillaient dans l'espoir d'attirer une compagne : la pariaade s'amorçait. Un beau matin, le comportement inhabituel de l'attachante résidente interrompit notre bavardage autour du bac à vaisselles. Devant la fenêtre entrouverte, elle sautillait faisant de vifs aller-retour sur une branche du vieux lilas. Quelques secondes suffirent pour repérer l'objet de son excitation : la calotte rayée de noir et de blanc, les avant-sourcils jaune vif gonflés tels deux pompons, un mâle exécutait son rituel de séduction entonnant son singulier *Où es-tu Frédéric Frédéric Frédéric ?* Il s'approchait progressivement, puis, aussitôt qu'il l'eut rejointe, ils s'envolèrent côte-à-côte vers le fond de la cour, là où nous les avions à jamais perdus de vue.

Pendant un certain temps, chaque fois que nous nous trouvions devant cette fenêtre, nous jetions bien malgré nous un œil sur le vieux lilas davantage flétri par l'absence de notre visiteuse.

Jocelyne Pagé